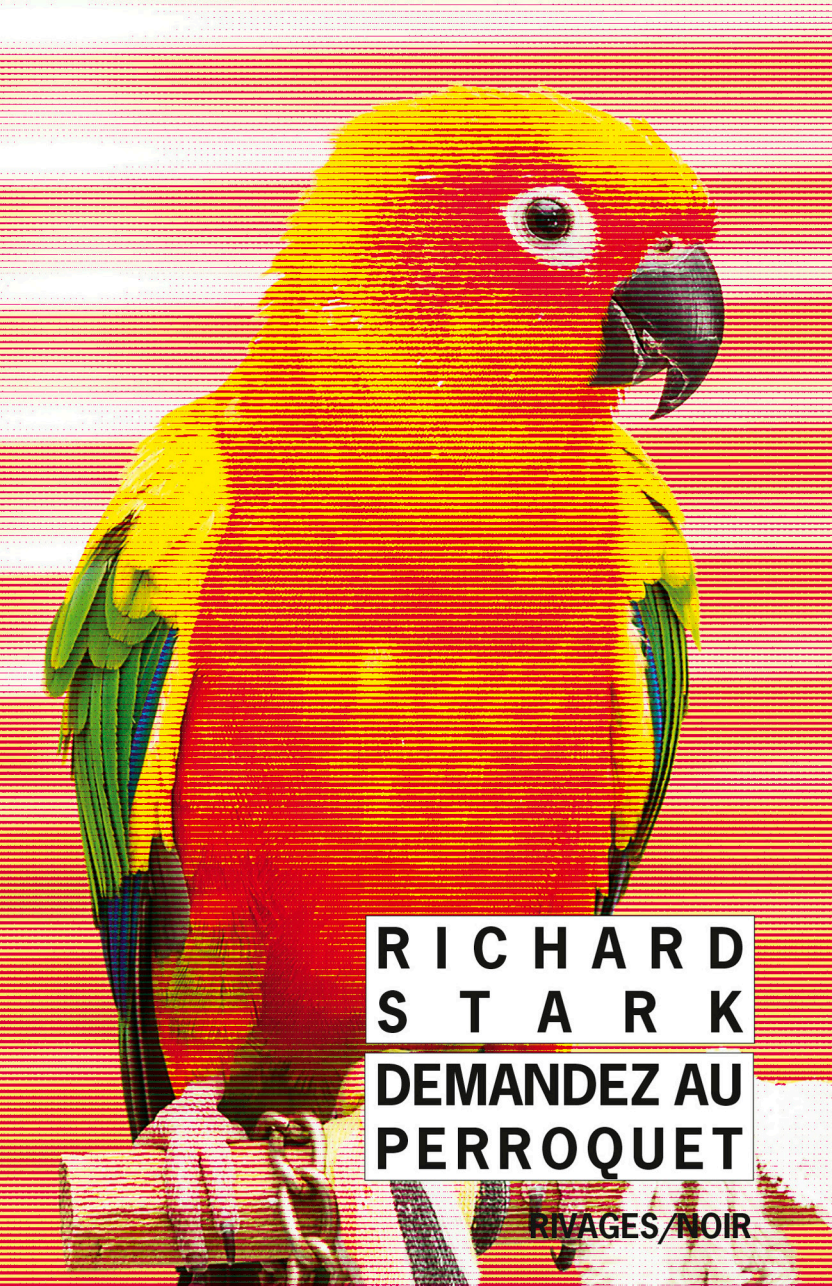
RICHARD
STARK
DEMANDEZ AU
PERROQUET
RIVAGES/NOIR

RICHARD STARK

DEMANDEZ AU PERROQUET

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Caroline Aubert

Éditions Rivages

Un homme court à travers la campagne pour échapper aux chiens policiers et à l'hélicoptère qui tourne dans le ciel. Le fuyard s'appelle Parker, il vient de braquer une banque. Il tombe sur un chasseur inconnu qui le fait monter dans sa voiture et l'emmène chez lui. Sur le poste de télévision allumé en permanence trône une grande cage abritant un perroquet…

Un mélange de noirceur et d'humour dont Stark (alias Westlake) a le secret. L'un des romans les plus jubilatoires de la série consacrée au gangster Parker. Ce personnage mythique a été incarné à l'écran par Lee Marvin, Mel Gibson, Robert Duvall, Michel Constantin et Jason Statham.

Du même auteur
chez le même éditeur

361
La Mouche du coche
Divine providence
Envoyez les couleurs
Adios Shéhérazade
Un jumeau singulier
Drôles de frères
Aztèques dansants
Kahawa
Levine (recueil de nouvelles)
Ordo
Faites-moi confiance
Monstre sacré
Trop humains
Moi, mentir ?
Smoke
Le Couperet
Le Contrat
Mort de trouille
Argent facile
Motus et bouche cousue
Mémoire morte
Soyons réalistes
Finie la comédie

Anthologie sous la direction de Donald Westlake
Moisson noire 2001

Série Dortmunder

Pierre qui roule
Comment voler une banque
Jimmy the Kid
Personne n'est parfait
Pourquoi moi ?
Bonne conduite
Dégât des eaux
Histoire d'os
Au pire, qu'est- ce qu'on risque ?
Mauvaises nouvelles
Les Sentiers du désastre
Surveille tes arrières !
Voleurs à la douzaine (recueil de nouvelles)
Et vous trouvez ça drôle ?
Top réalité

Série Mitch Tobin

Innocence perdue
La Pomme de discorde
On aime et on meurt comme ça
Inscrit dans les astres

Sous le pseudonyme Richard Stark

Le Septième
La Demoiselle
La Dame
Comeback
Backflash
Flashfire
Firebreak
Breakout
À bout de course !
Demandez au perroquet
Argent sale

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Titre original : *Ask the Parrot*

© Richard Stark, 2006
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2012
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour l'édition de poche
ISBN : 978-2-7436-4038-5

Richard Stark

Demandez au perroquet

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Caroline Aubert

Collection fondée
par François Guérif

Rivages/noir

PREMIÈRE PARTIE

1

Quand l'hélicoptère repartit vers le nord et disparut derrière le sommet de la colline, Parker s'écarta de l'arbre à côté duquel il avait attendu et poursuivit son ascension. Ce qui se trouvait sur l'autre versant avait intérêt, quoi que ce soit, à être mieux que les chiens qui hurlaient au pied de la pente derrière lui, bondissant, tirant sur leur laisse, flairant sa trace, impatients de démarrer. Il ne pouvait plus voir le pied de la colline, les voitures de police rassemblées dans le parking du *diner* autour de son ancien Dodge de location, et ce n'était d'ailleurs pas nécessaire. Les aboiements excités des chiens lui suffisaient.

Quelle hauteur cette colline ? Parker n'était pas habillé pour une randonnée en montagne au milieu d'une journée d'octobre. Ses chaussures de ville dérapaient sur les feuilles, sa veste s'envolait quand il se propulsait d'un tronc d'arbre à l'autre. Mais il lui fallait rester hors de portée des chiens et espérer qu'il trouverait quelque chose, ou quelque part, d'intéressant lorsqu'il aborderait la descente de l'autre côté.

Combien lui restait-il à parcourir avant d'atteindre le sommet ? Il s'arrêta, se tenant à l'écorce rugueuse d'un arbre, leva les yeux et vit à cinq mètres de lui, à travers les fins troncs clairsemés de la forêt secondaire, un homme. Le soleil de l'après-midi brillait sur la gauche de Parker, le ciel d'octobre derrière l'homme avait la

couleur pâle de la cendre, et l'homme lui-même n'était qu'une silhouette. Avec un fusil.

Pas un flic. Pas avec un groupe. Un homme debout, le regard baissé sur Parker, qui entendait les chiens qu'entendait Parker, qui tenait le fusil tranquillement incliné devant lui, canon en l'air et de biais. Parker baissa les yeux, choisit son prochain tronc d'arbre et s'élança.

Trois ou quatre minutes après, il se retrouva à la hauteur de l'homme, qui recula d'un pas et dit :

« C'est bon. Ici, c'est bon.

– Il faut que je continue à avancer », dit Parker, qui pourtant s'arrêta, regrettant que ses chaussures ne lui permettent pas d'avancer mieux sur les feuilles mortes.

L'homme déclara :

« Vous êtes un de ces voleurs dont j'ai entendu parler à la télé ? Qui ont pris tout son fric à une banque dans le Massachusetts ? »

Parker ne répondit rien. Si ce fusil bougeait, il lui faudrait l'affronter.

L'homme le regardait, et, pendant quelques secondes, ils se jaugèrent. L'homme, d'une cinquantaine d'années, portait une veste de chasse en cuir rouge munie de nombreuses poches, un jean bleu délavé et des bottes noires. La visière de sa casquette de flanelle rouge et noire protégeait ses yeux. Un sac de toile grise à poignées de cuir marron, à moitié rempli, était posé par terre à côté de lui.

De près, il se dégageait de cet homme une tension qui semblait inhérente à sa personne, qui n'avait rien à voir avec la rencontre d'un fugitif dans les bois. Il serrait le fusil entre ses mains, et son regard était amer, comme s'il avait été blessé par quelque chose

et qu'il était bien décidé à ce que cela ne lui arrive plus.

Il secoua la tête, et sa mâchoire se crispa, le silence de Parker l'agaçait.

« Si je vous pose la question, c'est qu'en vous voyant arriver et en entendant les chiens je me suis dit : si c'est un des voleurs, il faut que je lui parle. » Il haussa les épaules, pessimiste jusqu'à la pointe de ses bottes, et ajouta : « Si ce n'est pas le cas, vous pouvez rester ici et caresser les chiens.

– Je ne m'en sens pas capable », répondit Parker.

Surpris, l'homme dit :

« Effectivement, je suppose que non. Il s'agit d'un camion chargé de billets, c'est ça ?

– Quelque chose de ce genre. »

L'homme regarda en contrebas. On ne pouvait pas encore voir les chiens, mais on pouvait les entendre, de plus en plus impatients et excités, freinés par le manque d'agilité de ceux qui les tenaient en laisse.

« Ça pourrait bien être votre jour de chance, et le mien aussi. J'en aurais grand besoin, ajouta-t-il avec une grimace amère. Je chasse pour remplir ma marmite, dit-il en se baissant pour attraper le sac de toile. Voilà ce que je fais. Ma voiture est là derrière. »

Parker le suivit sur les quelques mètres qui restaient avant le sommet, où les arbres étaient moins épais, et au milieu desquels un SUV Ford noir était garé sur un chemin de terre à peine visible.

« Un vieux chemin de bûcherons, dit l'homme en ouvrant la porte du hayon pour déposer le fusil et le sac à l'intérieur. J'aimerais que vous vous asseyiez à l'avant.

– D'accord. »

Parker s'installa sur le siège du passager pendant que l'homme contournait la voiture pour prendre le

volant. La clé était déjà dans le contact. L'homme démarra et descendit le long de la pente boisée du côté nord, sur le chemin qu'on ne voyait que parce que les arbres n'y poussaient pas.

Tout en conduisant, les yeux rivés sur le chemin de terre qui serpentait le long de la pente, l'homme déclara :

« Je suis Tom Lindahl. Vous devriez m'indiquer un nom.

– Ed, décida Parker.

– Vous êtes armé, Ed ?

– Non.

– C'est truffé de barrages de police, par ici.

– Je suis au courant.

– L'idée, c'est que, si vous croyez pouvoir m'agresser et voler ma voiture, vous ne tiendrez pas le coup plus de dix minutes.

– Vous allez pouvoir éviter les barrages ? demanda Parker.

– On n'est qu'à quelques kilomètres de chez moi, répondit Lindahl. On ne rencontrera personne. Je connais ces routes.

– Bien. »

Parker regarda au-delà du visage amer de Lindahl, à gauche au pied de la pente, et entrevit une route à travers les arbres, une deux-voies à chaussée goudronnée qui courait parallèlement à eux. Un pick-up rouge y roulait en sens inverse, remontant la colline.

« Ils peuvent nous voir de cette route en bas ? demanda Parker.

– Ça n'a pas d'importance.

– Ils seront au sommet d'ici deux minutes, avec les chiens. Ils vont voir ce chemin et se dire que je suis dans une voiture.

– On est bientôt arrivés, précisa Lindahl, qui rit de manière inattendue, un son rouillé qui laissait à penser qu'il ne riait pas souvent. C'est pour vous que je suis sorti.

– Ah, vraiment ?

– On ne parle que de ce braquage à la télé, de tout cet argent envolé, ça devenait intenable. Je me suis dit, ces gars-là ne se laissent pas intimider ; ces gars-là n'ont pas peur de leur ombre, ils y vont et font ce qu'ils ont à faire. Je m'en suis tellement voulu — autant que je vous le dise tout de suite, je suis un lâche — qu'il a fallu que je sorte avec mon fusil. Les deux lapins, là derrière, j'en ai l'usage, Dieu m'est témoin, mais je n'en avais pas besoin dans l'immédiat. C'est à cause de vous que je suis sorti. »

Parker observa le profil de l'homme. Maintenant qu'il parlait, Lindahl avait l'air un peu moins amer. Quel que fût le truc qui le rongeait, ce devait être pire de le garder enfoui en lui.

Lindahl lui jeta un coup d'œil rapide et parut presque joyeux.

« Et vous voilà. De près, faut que je vous avoue, vous ne donnez pas l'impression d'être un champion. »

Il tourna à gauche, descendit une pente abrupte, et le chemin de bûcherons déboucha sur la route goudronnée.

2

Le panneau indiquait Pooley, et la bourgade ne faisait pas grande impression. Un carrefour modeste était contrôlé par un feu clignotant, orange dans deux directions, rouge dans les deux autres. Il y avait une station-service à l'un des angles, ainsi qu'une succursale de banque fermée, un bar fermé et un magasin d'articles de sport fermé. Sur la vingtaine de maisons éparses le long des deux rues étroites, trois ou quatre étaient condamnées par des planches, et les autres en mauvais état. Un vieil homme dormait dans un fauteuil à bascule sur une galerie, et, quelques portes plus loin, une vieille femme courbée travaillait dans le jardin de devant.

Lindahl franchit le carrefour et tourna à droite trois maisons plus loin pour s'engager dans une allée gravillonnée qui longeait l'une des bicoques condamnées. Derrière, au fond du terrain, un garage en bardeaux marron prévu pour trois voitures avait été converti en habitation, et c'est là que Lindahl s'arrêta.

« Allez-y et entrez, dit-il, ce n'est pas fermé. Je vais m'occuper de mes lapins. »

Parker descendit de la Ford et s'avança vers ce qui était à l'origine la porte du garage du milieu, devenue une porte d'entrée, à côté d'une fenêtre à guillotine équipée à l'intérieur d'un store vénitien.

Il ouvrit et pénétra dans la pénombre d'une pièce qui dégageait une vague odeur de cave, une accumu-

lation de poussière combinée avec quelque odeur animale. C'est alors qu'il vit le perroquet dans une grande cage posée sur le téléviseur. Le perroquet le vit aussi, tournant pour cela sa tête verte de côté, mais il ne parla pas, se contentant d'un petit gargouillis, et il alla se poster prestement sur son barreau. Le journal étalé au fond de sa cage n'était pas neuf.

Le reste du salon était normal quoique miteux, avec des meubles vieux et mal entretenus. Le téléviseur, allumé sans le son, diffusait une publicité vantant un médicament contre les brûlures d'estomac.

L'argent était la source de la colère de Lindahl. Il n'aurait pas dû être dans le besoin, vivre ainsi et tuer des lapins pour se nourrir. La nouvelle du grand braquage avait attisé sa colère, l'avait déprimé et rendu plus amer encore ; ce qui signifiait qu'il aurait dû faire quelque chose au sujet de l'argent qu'il considérait comme sien, mais qu'il ne l'avait pas fait. Et maintenant, il s'imaginait que parler à un voleur de banque allait arranger les choses.

Pendant les cinq minutes qui suivirent, Parker fit un tour rapide des lieux : salon, chambre, salle de bains, cuisine, réserve avec chaudière à mazout. Dans la chambre, trois autres armes étaient accrochés à un râtelier verrouillé, mais il n'y avait pas de pistolet. Lindahl vivait là seul, et ne semblait pas avoir beaucoup de contacts avec qui que ce soit. Son compte en banque présentait un solde créditeur de 273 dollars, il ne faisait de chèques que pour les dépenses courantes du genre téléphone et électricité, et il tirait du liquide au distributeur. Un virement mensuel de 1 756 dollars était assorti de la mention « hand ». Handicapé ?

Lindahl lui expliquerait pourquoi il préférait parler à un voleur de banque plutôt que de le livrer aux flics. Quelle qu'en soit la raison, pour l'instant, cela faisait l'affaire de Parker. Maintenant que la police détenait la voiture louée grâce aux papiers qu'il avait sur lui, il ne pouvait plus les utiliser. Pendant les deux ou trois jours suivants, il lui serait impossible de se déplacer où que ce soit dans ce coin du monde, même à pied, sans avoir à présenter une pièce d'identité de temps en temps.

Lorsque Lindahl entra, portant son fusil et deux sacs en plastique blanc, Parker se trouvait dans le salon, assis dans le fauteuil qui ne faisait pas face au téléviseur, et il feuilletait le journal local daté de la veille. À en juger par les gros titres, il n'y avait que des bourgades dans le secteur, pas de grandes villes.

Parker leva les yeux vers la porte, et Lindahl dit : « Je vais poser ça et me laver les mains. »

Puis il traversa la pièce et alla dans la cuisine. Parker entendit couler de l'eau, et Lindahl réapparut, ne portant que le fusil qui pendait au bout de son bras.

« Une dernière chose », dit-il en se dirigeant vers la chambre, et Parker entendit le déclic de la clé après que le fusil eut été rangé à sa place sur le râtelier.

Lindahl regagna le salon et s'assit du côté gauche du canapé.

« J'ai réfléchi à la façon dont j'allais vous le dire. J'ai perdu l'habitude de parler aux gens. »

Il s'interrompit et regarda Parker comme s'il attendait une réponse, mais Parker ne dit rien. Lindahl émit alors son gloussement amer et poursuivit : « Je suppose que c'est pareil pour vous.

– Vous avez quelque chose à me dire.

– Je suis un cafeteur, expliqua Lindahl comme s'il avait envisagé une façon plus élaborée de le formuler. Ma femme m'a mis en garde contre ça, elle était convaincue que je perdrais tout, elle y compris, et elle avait raison. Mais je me suis bêtement obstiné.

– Où avez-vous cafeté ?

– J'ai travaillé pendant vingt-deux ans près de Syracuse, dans un hippodrome appelé Gro-More. Le nom vient d'une société d'aliments pour bétail qui a fait faillite il y a une quarantaine d'années. Ils n'en ont jamais changé.

– Vous avez cafeté.

– J'étais responsable de l'infrastructure, de l'entretien des bâtiments, des gradins, de la piste. J'embauchais le personnel, je passais les contrats. Je n'avais aucun contact avec l'argent.

– Donc, en tout état de cause, dit Parker, vous n'auriez pas dû être au courant.

– Je n'avais aucune raison d'être au courant, rectifia Lindahl en secouant la tête. En fait, c'était un hippodrome honnête. Les gens qui bossaient là, moi, on était tous contents d'être dans un hippodrome honnête. Il y a mille façons de frauder, pour un hippodrome, mais il n'y en a qu'une d'être honnête, alors, quand j'ai découvert ce qu'ils faisaient avec l'argent, ça m'a blessé. C'était comme si on avait joué un sale tour à un membre de ma famille. »

L'effort qu'il devait fournir pour exposer son affaire creusait des rides sur son front. Il s'arrêta brusquement, agitant la main comme pour effacer tout ça. Et il reprit : « J'ai besoin d'une bière. Je ne peux pas continuer à en parler sans boire une bière. Vous en voulez une ? demanda-t-il en se levant.

– Non, mais allez-y. »

Ce que fit Lindahl, qui poursuivit, une fois revenu à sa place :

« Le truc, c'est qu'ils dissimulaient des contributions illégales à des campagnes électorales pour des politiciens locaux en les intégrant au fric du champ de courses. Ils les blanchissaient, si on peut dire.

– Ça fonctionnait comment ? s'enquit Parker.

– Un type se pointe à une réunion hippique, il mise mille dollars gagnant sur chaque course, il lâche huit mille dollars ce jour-là. Juste ce jour-là. Cet argent reste dans le circuit, parce que le type a payé avec une carte de crédit, alors qu'un tas de petits paris réglés en liquide par d'autres personnes disparaissent. Ainsi, le type n'est pas censé avoir donné huit mille dollars au politicien en question, il les a juste paumés en misant. Pourtant, un peu plus tard, le fric se retrouve dans la poche du politicien.

– Un cadeau des chevaux.

– Effectivement, reconnut Lindahl. Quand j'ai pris conscience de la combine, j'en suis resté abasourdi. On n'a jamais eu d'histoires de drogue à l'hippodrome, ni de courses truquées, on n'a jamais eu de chevaux non homologués, on n'a jamais eu affaire à la mafia, et, tout à coup, nous voilà avec ça. J'en ai parlé à un des responsables, il n'a pas vu où était le problème. Ils ne faisaient qu'aider quelques potes, personne au champ de courses n'y gagnait quoi que ce soit. C'était juste pour essayer de contourner ces ridicules réglementations casse-couilles émises par Washington.

– Vu sous cet angle, ça tient la route, dit Parker.

– Mais en réalité, ça ne tenait pas du tout la route, dit Lindahl en avalant une lampée de bière. On est en pleine corruption, quel que soit l'angle : les politiciens, le champ de courses, l'idée même du sport.

J'en ai parlé à ma femme, on en a parlé pendant plusieurs mois, elle m'a dit que ça ne me regardait pas, que j'allais y laisser mon emploi, que j'allais tout perdre. Nous n'avions jamais eu beaucoup d'argent, mais, à l'en croire, si je mettais notre vie en péril, elle ne resterait pas. N'empêche que ça a été plus fort que moi, je suis allé trouver la police.

– Vous portiez un micro ?

– Eh oui, avoua Lindahl, l'air effondré. C'est la partie que je regrette le plus. Si j'avais simplement dit, écoutez, voilà ce qui se passe, je suis juste le type qui a assisté à tout ça… Mais le procureur a fait pression sur moi, il m'a forcé à l'aider à boucler son affaire. Et puis après, les politiciens se sont révélés trop forts pour eux, tout ça a été planqué sous le tapis, et tout le monde s'en est sorti sans encombre, sauf moi.

– Vous saviez que ça allait se terminer comme ça.

– Probablement, dit Lindahl en buvant un peu de bière. Ils m'ont convaincu de sauter le pas, mais je suppose que je me suis convaincu tout seul. Pensant que c'était pour le bien du champ de courses, vous pouvez le croire ? Pas pour mon bien à moi, mais pour celui d'un putain de champ de courses qui porte le nom d'une marque de bouffe pour les vaches. Je devrais me faire soigner.

– Trop tard, dit Parker.

– Oui, c'est vrai, soupira Lindahl. Tout le monde m'a dit, t'inquiète, il y a des lois pour protéger les balances, ils ne peuvent rien contre toi. » D'un large geste de la main qui tenait la bouteille de bière, il désigna la pièce : « Et regardez où je me retrouve. Ma femme a tenu parole, elle est allée s'installer chez sa sœur qui est veuve. Ça fait quatre ans que je n'ai pas de boulot. Je touche une petite pension d'handi-

capé depuis qu'un cheval m'est passé dessus, il y a quelques années de ça ; je ne boite même plus, mais je n'ai pas l'âge qu'il faut, ni le passé qu'il faut, et je ne suis pas dans la partie du pays qu'il faut pour trouver quelqu'un qui accepterait de m'embaucher pour quoi que ce soit. Même pour retourner des hamburgers, ils veulent pas d'un mec de mon âge.

– Alors vous vous êtes reproché de ne pas vous être vengé. Parce que vous pensez que vous pourriez vous venger. Comment ça ?

– Je me suis occupé de ces bâtiments pendant des années, dit Lindahl. J'ai encore des clés qui ouvrent toutes les portes là-bas. J'y retourne de temps en temps, en dehors des périodes de courses et quand c'est bouclé comme un musée, et je fais un tour à l'intérieur. Parfois, si je tombe sur une porte dont on a changé la serrure, j'emprunte une clé au tableau et je me fais un double.

– Vous pouvez entrer et sortir comme vous le voulez.

– C'est pas seulement que je peux entrer et sortir, c'est que je sais par où entrer et sortir. Je sais où va l'argent, où l'argent attend, où l'argent est réuni pour la banque, et où l'argent est planqué jusqu'à l'arrivée du fourgon blindé. Je sais où se trouve chaque chose et comment y accéder. Quand il y a une réunion, l'endroit est gardé vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, mais je sais comment introduire un camion dans les lieux, à trois heures du matin, sans que personne s'en rende compte. Je sais comment entrer et ensuite comment faire sortir une lourde charge. »

Lindahl avait déjà sorti une lourde charge de cet endroit, mais ce n'était pas de ça qu'il parlait. Parker lui dit :

« Donc, quand vous avez perdu votre emploi et votre femme à cause d'eux, vous avez décidé de les dépouiller, de prendre un nouveau départ en vous retirant avec de quoi vivre confortablement.

– C'est ça. Ça fait quatre ans que je ne pense à rien d'autre.

– Et pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

– Parce que je suis un bon à rien, trouillard et sans couilles », déclara Lindahl, sur quoi il termina sa bière.

3

« À moins, rétorqua Parker, que vous ne soyez justement pas si bête.

– Comment ça ? demanda Lindahl, sourcils froncés.

– Supposons que vous vous y rendiez une nuit, vers trois heures du mat', avec votre voiture, vos clés et votre connaissance des lieux, et que vous remplissiez votre bagnole de leur fric… Quand ils s'aperçoivent le lendemain que le pagnon a disparu et qu'il n'y a aucune trace d'effraction, quel est le premier truc qu'ils vont dire ? Ils vont dire : Est-ce qu'on a un ex-employé mécontent dans le coin ?

– Oh, oui, j'y ai pensé ! s'exclama Lindahl qui rit en secouant la tête. Cela faisait partie du projet. Je ne voulais pas seulement de l'argent, bien sûr ! Je voulais aussi me venger. Je voulais qu'ils sachent que je leur rendais la monnaie de leur pièce, et qu'ils ne pouvaient rien contre moi.

– Ensuite, vous pensiez juste disparaître.

– C'est déjà arrivé à d'autres.

– Mais ce n'est pas si facile, rétorqua Parker. En cet instant précis, je suis là à vous écouter au lieu de filer quelque part dans le pays, tout ça parce que je n'ai pas de papiers en règle.

– Oui, mais vous les avez énervés. Vous avez attaqué leur banque.

– Voler l'argent du champ de courses va également les énerver.

– Laissez-moi vous expliquer, dit Lindahl. La technique de l'hippodrome est de ne jamais débourser de liquidités : ce sont les perdants qui paient les gagnants. Au départ, ils ont un fond de caisse suffisant, avec une petite marge, pour régler les gagnants de la première course, et c'est tout. Le pourcentage qu'ils touchent au passage est de vingt pour cent, et c'est ça qui m'intéresse. À la fin de la journée, on boucle le liquide et les reçus de cartes de crédits dans des boîtes qu'on descend au sous-sol sur des chariots placés sur un monte-charge. Les chariots roulent le long du couloir jusqu'à ce qu'ils appellent la chambre forte parce que c'est un bloc en béton sans fenêtre, dont la seule ouverture est une porte en métal fermée à clé en permanence. Juste après se trouve une porte qui donne sur la rampe permettant d'accéder au rez-de-chaussée à l'extrémité du club-house. Cette porte reste également fermée à clé en permanence, tout comme la grille en haut de la rampe. Du lundi au vendredi, le fourgon blindé arrive une heure après la fermeture du champ de courses, descend la rampe et charge les gains de la journée. Le samedi et le dimanche, ils ne viennent pas du tout, et on ne les revoit que le lundi matin à huit heures, quand ils ramassent les gains du week-end.

– Votre idée est donc d'y aller dans la nuit du dimanche », dit Parker.

Lindahl secoua la tête.

« Dans la nuit du samedi, rectifia-t-il. Ces boîtes sont lourdes. Une fois qu'ils ont déposé la palette en bas le samedi, on n'y touche plus jusqu'au lundi matin. J'entre dans la nuit du samedi avec des boîtes qui ressemblent aux leurs, vu que je les connais. Je prends celles qui sont pleines et je mets les vides à la place. Comme ça, j'ai trente-six heures devant moi

avant que quiconque s'aperçoive de quoi que ce soit. Jusqu'où je pourrais aller en trente-six heures, en ne dépensant que du liquide, sans laisser de traces ? »

Tout le monde laisse une trace, mais il était inutile de l'expliquer à Lindahl, puisque tout ça n'était qu'un fantasme, de toute manière. Parker saurait tirer avantage de l'accès de Lindahl à l'hippodrome si tout était plus calme dans le coin et s'il pouvait s'adjoindre deux ou trois gars fiables, mais Lindahl, lui, n'avait aucun moyen de s'approcher de ce feu-là sans se brûler.

Il n'appartenait pas à Parker de dire à un amateur qu'il était un amateur, de lui rappeler des détails tels que permis de conduire, plaques minéralogiques, empreintes digitales et soupçons que l'on risque de susciter en réglant tout en liquide dans une économie de cartes de crédit. Aussi se contenta-t-il de demander :

« Vous comptez emmener le perroquet ? »

Lindahl fut surpris par le brusque changement de sujet, et encore plus surpris lorsqu'il se rendit compte que ce n'était finalement pas un changement de sujet.

« Je n'y avais pas pensé. On recherche un homme et un perroquet », fit-il avec un petit rire. Puis se tournant vers l'oiseau comme s'il ne l'avait jamais remarqué, il ajouta : « Voilà qui j'étais ces dernières années, hein ? Qui d'autre aurait un perroquet qui ne parle pas ?

– Pas du tout ?

– Pas un mot. »

Lindahl observa le perroquet un moment, tandis que l'oiseau inclinait la tête pour l'observer en retour, avant de se mettre à fouiller dans ses plumes avec son bec, les yeux grands ouverts et aussi expressifs

que des boutons sur un costume de premier communiant.

Se retournant vers Parker, Lindahl expliqua : « C'est dire si parler m'intéresse peu, depuis quelques années. Je ferais mieux de ne pas l'emmener, mais ce ne sera pas un sacrifice. Je me débrouillerai très bien tout seul. Je n'adresserai la parole à personne. C'est l'un des vôtres ? »

Lindahl désignait du menton l'écran du téléviseur. Parker se pencha pour regarder sur la droite et vit en gros plan une vieille photo d'identité de Nick Dalesia, qui, jusqu'à cet instant, était un de ses complices. L'inscription « Nicholas Leonard Dalesia » s'affichait en bas de l'écran.

Comme ça, ils tenaient Nick. Ça changeait tout.

« Vous voulez qu'on monte le son ?

– On sait ce qu'ils racontent », dit Parker. Lindahl opina. « Je suppose que oui. »

Dalesia, menottes aux poignets, tête baissée, l'air abattu, s'éloigna vivement d'une voiture de la police de l'État et traversa à petits pas saccadés un large trottoir de ciment pour gagner l'entrée dérobée d'un bâtiment en brique dans un comté, quelque part où le tribunal était situé en façade et la prison à l'arrière. Police de l'État de New York. Ainsi donc, Nick n'était pas allé bien loin, lui non plus. Autant de flics que le cadre pouvait en contenir se pressaient autour de lui pour l'escorter de la voiture au bâtiment.

Parker se redressa, détournant les yeux. À l'origine, ils étaient trois sur le coup et ils avaient planqué le butin plutôt que d'essayer de lui faire franchir les barrages. Il était acquis que, si l'un des trois était pris, il livrerait le butin, histoire d'atténuer ses difficultés avec la loi. On pouvait aussi donner ses complices, si on en savait assez sur leur compte. L'idée

était de lâcher tout ce qu'on pouvait à la police si on se faisait choper le premier. Et si on n'était pas le premier, de ne surtout pas se faire choper car il ne resterait plus rien à leur donner.

Donc, le fric était perdu. Cela avait été un chouette butin, qui maintenant n'était plus qu'un souvenir, hormis les quatre mille dollars dans la poche de Parker, mais encore fallait-il qu'il sorte indemne du champ de mines.

« Vous disiez qu'il y a des réunions en ce moment, à votre champ de courses ?

– Pendant deux semaines encore, et après ça c'est fermé jusqu'à fin avril.

– Ce qui nous laisse trois samedis, ce soir et deux autres.

– On ne peut pas faire ça ce soir, dit Lindahl, l'air fébrile.

– Mais on peut y aller ce soir, répondit Parker. Un tour pour rien, juste pour voir si c'est jouable. »

Lindahl semblait avoir à la fois envie et peur d'y aller.

« Vous voulez dire que vous feriez le coup avec moi ?

– C'est ce qu'on va voir », dit Parker.

4

Parker se leva et s'approcha de la porte, puis il souleva le store de la fenêtre. La maison condamnée par des planches qui se dressait entre le logement de Lindahl et la route était une structure en bois d'un étage et demi, datant probablement d'une centaine d'années, dont la couleur d'origine, délavée au fil des ans, avait viré au gris. Toutes les portes et fenêtres, à l'exception d'un petit œil-de-bœuf dans le grenier, étaient recouvertes de larges planches de contre-plaqué, également blanchi par le temps.

« Parlez-moi de cet endroit », dit Parker.

Lindahl se leva et vint le rejoindre.

« Une dénommée Grothe a habité ici, pendant des siècles. Une retraitée d'un bureau quelconque du gouvernement de l'État, qui vivait seule. Elle avait plus de quatre-vingt-dix ans quand elle a fini par mourir.

– Pourquoi est-ce condamné par des planches ?

– Des cousins à elle ont hérité de l'endroit. Comme ils n'avaient rien à faire dans ce trou, ils l'ont confié à un agent immobilier pour le vendre, ça fait des années de ça. Mais personne n'achète rien par ici, et, au bout d'un certain temps, la municipalité l'a réquisitionné parce que les impôts locaux n'étaient pas payés et a fait clouer les planches pour empêcher des vagabonds de s'y installer.

– Vous y êtes déjà entré ?